



HAL
open science

Jehan Vellard au Paraguay. Une expédition ethnographique au temps de la guerre du Chaco

Verushka Alvizuri

► **To cite this version:**

Verushka Alvizuri. Jehan Vellard au Paraguay. Une expédition ethnographique au temps de la guerre du Chaco. Presses Universitaires de Mirail. Science et culture en temps de guerre, Midi Pyrénéennes, 2023, 979-10-93498-63-8. hal-03807526

HAL Id: hal-03807526

<https://hal.science/hal-03807526>

Submitted on 8 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jehan Vellard au Paraguay

Une expédition ethnographique au temps de la guerre du Chaco

Verushka Alvizuri

De juillet 1931 à novembre 1932, l'ethnologue français Jehan Vellard a traversé le Paraguay, du Chaco à l'Orient, dans le cadre d'une mission scientifique commanditée par Paul Rivet pour le musée d'ethnographie du Trocadéro. Celle-ci était en cours quand la guerre du Chaco (9 septembre 1932-12 juin 1935), qui a opposé le Paraguay à la Bolivie, a éclaté. Mais le Chaco était déjà un territoire militarisé bien avant l'arrivée de Vellard, qui s'y était rendu malgré la situation. Après diverses mésaventures, il a renoncé à travailler sur ce terrain disputé et décidé de continuer son voyage dans la région du Caaguazú, à l'est du pays. C'est là que son travail ethnographique commence véritablement. Attiré par la perspective de rencontrer un « peuple primitif » « peu connu » et « mal étudié », il s'impose de résoudre cette « énigme ethnographique¹ » et y parvient « au péril de sa vie² ». Cette expérience « documentaire tournée sur place » constitue la matière première de deux ouvrages : un texte scientifique³ et un récit de vulgarisation sur les Indiens guayaki⁴. En Europe, l'histoire de l'intrépide scientifique est bien connue des initiés grâce aux rapports de missions rédigés par Vellard et aux nouvelles écrites par son mentor, Paul Rivet, dans le *Journal de la Société des Américanistes*. Le compte rendu de cette expédition semble même avoir inspiré la palpitante course poursuite de Tintin dans *L'Oreille cassé* (1937). L'image du voyageur solitaire, à la Indiana Jones, qui brave seul tous les dangers dans la quête d'un trésor pour la science est un mythe tenace. Dans le cas présent, Vellard était bien sur le terrain en temps de guerre, ce qui ne manque pas d'interroger. Pourquoi, en effet, travailler dans ce contexte risqué qui complique les aspects logistiques et menace les résultats attendus ?

¹ Jehan Vellard, *Une civilisation du miel. Les Indiens guayaki de Paraguay*, Paris, Gallimard, 1939, p. 13.

² Paul Rivet, « Prologue », dans, Jehan Vellard, *op cit*, 1939, p. 6.

³ Jehan Vellard, « Les Indiens guayaki », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 26, n° 32, 1934, p. 223-292 ; Jehan Vellard, « Les indiens guayaki », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 27, n° 35, 1935, p. 175-244.

⁴ Jehan Vellard, *op. cit*, 1939.

Pour répondre à cette question l'approche choisie relève de l'histoire de l'anthropologie et entend questionner la manière dont la guerre influence le travail ethnographique et inversement, la manière dont un territoire d'enquête est façonné par celui qui l'arpente. Dans la période de l'entre guerre, en France, la séparation entre anthropologie physique et ethnologie reflète la volonté de faire évoluer l'étude de la diversité humaine. L'historiographie présente ce changement comme une révolution copernicienne en raison de l'abandon d'un paradigme naturaliste dont la principale caractéristique est l'étude des races et l'adoption d'un paradigme social porté sur l'étude de la culture⁵. Or, cette idée semble devoir être nuancée si l'on tient compte de la continuité des pratiques de collecte, inspirées du modèle naturaliste. Les promoteurs de l'ethnologie présentaient la discipline comme un outil au service de l'entreprise coloniale. Aussi cette discipline cherchait-elle à s'affirmer à travers la modernisation du musée d'ethnographie du Trocadéro, dirigé par Paul Rivet, qui était « en retard » face aux autres musées ethnologiques d'Europe, notamment celui de Berlin. Le lancement des expéditions ethnographiques dans les Amériques obéit principalement à des intérêts liés à l'accumulation d'un patrimoine muséographique. À l'époque le paradigme évolutionniste avait conduit les ethnologues à croire que les « peuples primitifs » étaient en voie de disparition, partant de ce principe, l'activité ethnologique était perçue en premier lieu comme une activité de sauvetage des objets, des traces et des informations.

Les archives utilisées ici sont principalement ethnographiques : rapports de mission, publications scientifiques et de vulgarisation. Elles posent un problème majeur car elles sont produites par un même et unique témoin qui est juge et partie, puisque, Jehan Vellard est parti seul sur le terrain, ce qui est inusuel. A la même époque, en 1932, l'expédition Dakar-Djibouti à la tête de Marcel Griaule (qui est certes la plus importante de l'histoire de l'ethnologie française) compte dans ses rangs une équipe d'onze personnes. Une fois au Paraguay, Vellard, s'est toutefois entouré de gens solidaires de son entreprise, mais ceux-ci n'ont pas, semble-t-il, laissé de témoignages. Des publications anthropologiques argentines (*Revista del Museo de la Plata*), et allemandes (*Globus*, *Anthropos* et *Zeitschrift für Ethnologie*) permettent, heureusement, de diversifier nos sources et, une fois les caractéristiques du terrain ethnographique paraguayen présentées, de comprendre la manière dont l'ethnographe s'insère socialement dans le terrain et d'interroger le bilan du travail de collecte de l'ethnographe.

⁵ Alice Conklin, *Exposer l'humanité Race, ethnologie et empire en France (1850-1950)*, Paris, Publications scientifiques du MNHN, 2015.

Paraguay : caractéristiques d'un terrain ethnographique entre 1870-1931

Dans l'histoire de l'anthropologie paraguayenne, très peu d'attention a été portée à celle du terrain lui-même. On sait que les grands courants canoniques de l'anthropologie, nés avec l'expansion coloniale française, britannique, voire allemande, se sont développés très tôt, tandis que les anthropologies périphériques (les courants latino-américains) ne s'institutionnalisent que dans la seconde moitié du XX^e siècle. Avant cela, une pratique de l'anthropologie existe bien en Amérique latine, mais elle est menée par des praticiens issus des empires coloniaux. C'est de cet aspect de l'histoire dont il est question ici, non pas pour restituer l'histoire d'une anthropologie canonique sur le terrain sud-américain, mais pour interroger la construction d'un territoire ethnographique et les enjeux à la fois disciplinaires et « nationalistes » qu'elle soulève.

Le territoire dont il est question ici se situe dans les départements de Guaira, Caaguazú, Caazapá, Itapúa et Alto Paraná. Dans cet espace apparaît un champ des études consacré aux « Indiens guayaki ». Il s'agit dès lors, à travers l'étude de ces travaux, de comprendre quelles sont les réalités sociales que l'étiquette ethnographique « Indiens guayaki » désigne, qui est alors présent sur le terrain et avec quels liens institutionnels ?

En 1931, le Paraguay vit dans une période entre deux guerres. La défaite contre la triple alliance (Brésil, Argentine, Uruguay) en 1870 a marqué durablement l'histoire et la mémoire du pays⁶, surtout par ses conséquences sociales. Après la défaite, l'État recourt à une politique de vente de terres publiques pour rembourser les dettes contractées durant la guerre. Il enclenche un processus de privatisation du territoire national et de constitution des grandes propriétés foncières⁷. Pour les hommes sédentarisés qui ne possèdent pas grand-chose, agriculteurs, et petits éleveurs, l'effet est terrible. Ils sont dépossédés de leurs terres et de leur liberté de travail et deviennent une main d'œuvre corvéable à merci⁸. Pour les populations nomades, l'expansion de la frontière agricole signifie une diminution de leur territoire de chasse et le début d'un terrible processus de sédentarisation⁹.

⁶ Luc Capdevila, *Una guerra total: Paraguay, 1864-1870. Ensayo de historia del tiempo presente*, Asuncion-Buenos Aires, CEADUC-SB, 2010.

⁷ Luis Campos, *Apuntes de historia económica del Paraguay*, Asuncion, Intercontinental Editora, 2010.

⁸ Rafael Barret, « El dolor paraguayano: Lo que son los yerbales », *El Diario*, 1909.

⁹ Bartomeu Meliá et Christine Münzel, « Ratonés y jaguares. Reconstrucción de un genocidio a la manera de los Axe guayaki », Augusto Roa Bastos (compilación) *Las culturas condenadas*, Mexico, Siglo XXI, 1978, p. 62-85.

Dans ce contexte de violence sociale, le discours sur les Indiens se reconfigure. Dans les sources littéraires et journalistiques de l'époque, ainsi que dans le discours de Jehan Vellard, une frontière qui distingue les Indiens civilisés – la population sédentarisée et christianisée qui travaille dans les grandes propriétés foncières – et les Indiens sauvages – ceux qui résistent encore à la sédentarisation¹⁰ – se dessine. Dans la seconde catégorie on peut différencier deux groupes : les « sauvages domptés », qui acceptent la contrainte de la vie sédentaire et la culture du travail, et les « irréductibles », qui résistent et refusent tout contact. Ces derniers, face à la réduction de leur territoire de chasse, choisissent une économie prédatrice de leurs voisins fortunés, dont le vol de bétail est l'expression la plus concrète. Les individus auxquels fait référence le travail ethnographique de Vellard appartiennent à ce groupe. L'exonyme utilisé pour les désigner est « guayaquí » ou « guayaki », les graphies varient. En langue guarani, les significations, péjoratives, de ce mot oscillent entre « rats sauvages » et « abeilles agressives »¹¹.

La construction intellectuelle sur leur situation consiste à réduire leur humanité de sauvages indomptables à une sorte d'animalité humaine. Sans nier leur condition humaine, la société dominante établit une frontière de différenciation et développe un discours qui exclut les individus catégorisés comme « guayaki » de l'ordre des individus civilisés ou assimilables à la civilisation. La principale caractéristique qui définit la frontière entre ce groupe et les autres est la violence des rapports qu'ils ont avec leurs voisins. Face à leur activité prédatrice, les grands propriétaires et leurs hommes de main organisent souvent des expéditions punitives : tuer les hommes, s'emparer des enfants, les vendre. Telle est la normalité dans laquelle évoluent les relations entre les guayaki et les autres. On souligne le danger qu'ils représentent et on légitime une relation de prédation à leur égard.

Si le discours scientifique qui se construit à leurs dépens reflète la vision des classes dominantes, ce qui prévaut toutefois chez les premiers anthropologues est la simple collecte d'objets abandonnés dans les campements après les expéditions punitives et la production des données anthropométriques recueillies auprès des individus captifs. À partir de 1895, date de la publication d'un premier travail de facture anthropologique, on assiste à la constitution d'un champ dans lequel interviennent deux institutions. La première est le musée argentin d'histoire naturelle, le Museo de La Plata de Buenos Aires, qui a le monopole des études ethnologiques

¹⁰ Juan O'Leary, « ¡Salvaje! », *Revista del Instituto Paraguayo*, Año VI, n° 36, 1902.

¹¹ Bartomeu Meliá, Luigi Miraglia, Christine et Mark Münzel, *La agonía de los Aché-Guayakí. Historia y cantos*. Asuncion, CEADUC, 1973.

pendant des années¹². Mais, comme en Argentine il n'existe pas de formation d'anthropologie, les praticiens à l'origine des études sont des Européens expatriés (Français, Allemands, Néerlandais et Italiens¹³) on voit donc apparaître une seconde institution qui semble s'imposer, le musée ethnographique de Berlin. La recherche la plus emblématique de cette période aujourd'hui est l'étude anthropologique pratiquée sur une fille connue dans la littérature comme Damiana¹⁴. Après le massacre de sa famille, elle devient domestique et meurt vers l'âge de 14 ans. Sa « carrière » anthropologique se décompose en trois temps : les études menées peu après sa « capture », celles qui se déploient au moment de son adolescence et, enfin, celles engagées après sa mort. Traduction concrète de la collaboration institutionnelle, sa dépouille fait l'objet d'un partage, sa tête partant au musée de Berlin et son squelette restant au Museo de la Plata. Cette histoire macabre est un exemple parmi d'autres de la coopération entre les deux institutions. Ce n'est que dans les années 1930, après la publication des travaux de Jehan Vellard, que les Français parviennent à occuper de manière durable ce terrain de recherches ethnographiques.

Le panorama ethnographique aurait été simple à penser si les deux grandes anthropologies canoniques, l'allemande et la française, avaient été les seules à occuper le terrain. Mais, après la défaite de 1870, les Argentins développent leur influence dans le territoire paraguayen. Ils accaparent des terres pour l'élevage du bétail ou pour la culture de la *yerba mate* et développent leur présence anthropologique. On peut supposer qu'elle ait pu être envisagée comme un outil pour faire l'inventaire des ressources humaines présentes sur le territoire ou que le Museo de La Plata ait voulu imiter, sur le terrain paraguayen, les politiques d'accumulation du patrimoine ethnographique développées par les musées européens dans leurs territoires coloniaux. Cela pose la question d'une sorte de relation coloniale entre l'anthropologie argentine et le terrain paraguayen.

¹² Máximo Farro, *Historia de las colecciones en el Museo de La Plata 1884-1906*, thèse de doctorat en sciences naturelles dirigée par Irina Podgorny, Universidad de La Plata, 2008.

¹³ Máximo Farro, « Herman Frederik Carel ten Kate, primer encargado de la Sección Antropológica del Museo de La Plata », *Revista del Museo de La Plata*, vol. 3, n° 23, 2009, p. 9-16.

¹⁴ Charles La Hitte, Kate Ten, « Quelques observations nouvelles sur les Indiens guayakis du Paraguay », *Revista del Museo de La Plata*, vol. 2, 1897, p. 399-408 ; Robert Lehmann-Nietsche, « Relevamiento antropológico de una india guayaki », *Revista del Museo de La Plata*, vol. 15, 1908, p. 91-100.

L'ethnographe et son insertion sociale

Les récits ethnographiques ont souvent conduit à croire que les conjonctures sont le fruit du hasard. Mais cela relève plutôt de la représentation médiatique des anthropologues et ethnographes. On peut prendre une perspective différente et postuler, à l'instar de Ira Bashkow et Lise Dobrin¹⁵, que la situation des ethnographes n'est en rien le fruit du hasard, mais le résultat de décisions prises en fonction des habilités sociales, linguistiques, du style de vie, des affiliations et des penchants affectifs, émotionnels ou idéologiques de l'enquêteur. Ainsi à partir d'un tel postulat, il est possible de s'intéresser aux stratégies d'insertion sociale de l'ethnographe sur le terrain.

Vellard est né en Tunisie en 1901. Si l'on croit le récit autobiographique – très elliptique – qu'il a laissé, il serait le fils d'un père colon qui meurt pendant son enfance¹⁶. Son oncle aussi est décédé dans la bataille du Tonkin et son autre oncle est père blanc à Carthage. On retrouve la trace de Vellard vingt ans plus tard à Marseille, où il vit avec sa mère. L'étape suivante est mieux documentée. À 23 ans, il émigre au Brésil avec sa mère. Dès son arrivée, il se présente comme « docteur en médecine » et jusqu'à la fin de ses jours en Argentine, il se fait appeler « *doctor* Vellard ». Il semble entretenir une confusion linguistique autour de son champ d'expertise et se laisse qualifier de « savant français » *sabio* en espagnol, qui désigne à la fois « celui qui a une grande sagesse » ou le titulaire de « connaissances approfondies dans un domaine ». Aucune trace de son parcours universitaire ne semble exister, mais il possède probablement une culture scientifique et médicale de base. En tout cas, on peut le supposer étant donné qu'au Brésil, il est recruté par l'Institut Butanan pour fabriquer des antidotes aux venins d'araignées ou de serpents. Vers 1927, il rencontre Paul Rivet à l'occasion d'une mission au Brésil. Rivet est impressionné par Vellard qui semble bien connaître la nature tropicale et le prend comme guide. Ce dernier lui confie alors son rêve de grands voyages d'exploration scientifique et Paul Rivet devient son mentor. Vellard a fait quatre voyages pour le compte du musée d'ethnographie du Trocadéro : Araguaya, Paraguay, Matto Grosso et Venezuela. Son voyage au Paraguay est le deuxième, et c'est celui qui le consacre comme ethnographe.

Il a 30 ans lorsqu'il quitte le Brésil pour aller au Paraguay. Comme d'habitude, sa mère l'accompagne. Arrivés à Asuncion, ils s'installent dans le meilleur hôtel de la ville *El Gran*

¹⁵ Ira Bashkow et Lise M. Dobrin, « The Anthropologist's Fieldwork as Lived World: Margaret Mead and Reo Fortune among the Mountain Arapesh », *Paideuma: Mitteilungen zur Kulturkunde*, Bd. 53, 2007, p. 79-87.

¹⁶ Olivier Dollfus, « Jehan Albert Vellard », *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, 28 (2), 1996, p. 165-167.

*Hotel*¹⁷. Au-delà de l'anecdote, cette information expose une facette de l'ethnographe qu'on pourrait qualifier de culture des apparences. Dans sa correspondance avec Paul Rivet, il se plaint de ses difficultés économiques accrues par la charge matérielle de sa mère, alors qu'il a un rang à tenir pour être socialement crédible.

Dès son arrivée, Vellard s'attache à développer un réseau de contacts auprès des élites locales. Il se met en rapport avec l'ambassadeur de France au Paraguay, François Dejean, fort d'une série de lettres de recommandation obtenues en France et au Brésil. Il est ainsi rapidement introduit dans les cercles du pouvoir. François Dejean lui permet de rencontrer des notables, des militaires et des hommes politiques. C'est ainsi qu'il obtient du président paraguayen José Guggiari que le ministre de Guerre lui signe un laissez-passer l'autorisant à circuler sur tout le territoire national, ou qu'il fait la connaissance d'une famille de riches propriétaires fonciers, les frères Balansa, expatriés français établis près de Villarrica, alors la deuxième ville du pays. Durant son séjour à Asuncion, il est invité à donner des conférences sur son expérience brésilienne et cette exposition lui permet d'acquérir une certaine visibilité sociale. Une autre rencontre importante est celle d'un militaire tsariste engagé par le gouvernement paraguayen comme conseiller de guerre, Juan Belaieff, qui possède une véritable expertise ethnographique et dont les conseils seront précieux pour orienter les enquêtes de Vellard¹⁸.

Plus tard, lorsqu'il quitte Asuncion et part vers les zones rurales, il assume la position des classes dominantes dans son rapport aux collaborateurs de voyage. Il engage des porteurs, des guides et des pisteurs parmi les soldats, les vachers ou les Indiens. Mais il se montre très exigeant à leur égard : il les considère peu qualifiés en raison du monolinguisme, et peu enclins au travail. Plusieurs fois il est abandonné par les hommes qu'il engage. Il cherche toutefois des stratégies pour les fidéliser, par exemple avec un petit tour de magie. Il recourt à une compétence acquise lors des années passées à l'Institut Butanan. Il sait manier les vipères pour leur enlever le poison et il utilise ce geste pour impressionner ses subordonnés. Ces qualités d'enchanteur de vipères sont interprétées, selon ses dires, comme relevant d'un geste de courage, voire de pouvoirs surnaturels. Mais tout ceci est inutile. Il ne parvient pas à contrôler des hommes, disons, libres. En revanche, lorsque les individus sont pris dans l'engrenage du travail forcé (généralement la servitude pour dettes ou le métayage), ils deviennent une main-

¹⁷ Courrier de Jehan Vellard à Paul Rivet, *Archives de la Bibliothèque Centrale du Muséum national d'histoire naturelle*, 2AM 1 K96e.

¹⁸ Jehan Vellard, *Une civilisation du miel*, Paris, Gallimard, 1939.

d'œuvre corvéable à merci. C'est en faisant appel à ces collaborateurs en situation de dépendance que Vellard finit par constituer une équipe de travail stable¹⁹.

Ayant réussi une insertion par le haut dans la société locale, Vellard s'engage sur le terrain à partir de cette position et adopte dès lors le point de vue des classes dominantes et leurs biais idéologiques à l'égard des Indiens.

Le travail sur le terrain : du Chaco au Caaguazú

L'un des principaux effets de la guerre est le déplacement du lieu de travail ethnographique de Vellard. Son but initial était l'exploration du Chaco où il passe sept mois. Mais, en raison des contraintes que le conflit lui impose, il se déplace vers l'est du pays, d'abord dans la ville de Villarrica, puis dans la propriété des frères Balansa, où il reste neuf mois. Ainsi son itinéraire se divise-t-il clairement en deux étapes.

On peut penser que le voyage de Vellard vers le Chaco ait pu être motivé par les hypothèses diffusionnistes élaborées par Alfred Métraux sur l'existence d'une grande zone géoculturelle, le grand Chaco. Ce dernier, influencé par son maître, Erland Nordenskiöld croyait que le Chaco était le berceau d'une civilisation précise et que les ethnies en étaient les héritières. Métraux a été collaborateur du musée d'ethnographie du Trocadéro, connaît Paul Rivet, et aurait été le mieux placé pour mener à bien une mission dans le Chaco paraguayen. Mais, d'après ses biographes, il souhaitait s'éloigner de son influence. L'autre raison du départ de Vellard est la somme qu'un mécène argentin, Ricardo Lafuente Machaín, lui donne pour financer sa mission. À juger par la correspondance entre Vellard et Rivet, il apparaît probable que le mécène ait pu négocier avec Rivet une part du « butin » ethnographique en contrepartie de son financement. En fait, c'est bien ce mécénat qui précipite un départ ne tenant nullement compte de la situation diplomatique paraguayenne. Une fois sur place, Vellard muni du laissez-passer qui l'autorise à circuler dans le territoire paraguayen, réussit à collecter des objets et des ossements. Mais, la démission du président José Guggiari le laisse désormais livré à lui-même sur un terrain militarisé et en possession d'un document qui n'a plus de valeur. Cet homme grand, d'environ 1 mètre 90, voyageant avec quelque 500 kilos d'équipage, attire l'attention des soldats paraguayens qui l'arrêtent durant trois semaines. C'est la fin de cette première étape. L'histoire finit bien. Un officier haut gradé comprend la situation, se porte garant du savant français et lui

¹⁹ *Ibid.*

apporte une aide logistique (transport, vêtements). Ainsi Vellard parvient-il à regagner Asuncion²⁰.

De retour dans la capitale, il se met en contact avec les frères Balansa qui lui offrent leur hospitalité. Ils sont les fils de Benjamin Balansa (1825-1891) naturaliste français devenu grand propriétaire foncier au Paraguay depuis 1883. Leur immense domaine, situé non loin de Villarrica, s'appelle *Estancia Caraguata-y-mi*. Ils y produisent, entre autres, du petit grain, l'essence d'orange amère, utilisée dans la fabrication de l'eau de Cologne. Le frère aîné, Émile, met à disposition de Vellard la maison de maître, une cabane rustique en lisière de la forêt de Caaguazú et, le plus important, une équipe d'hommes de confiance pour l'accompagner sur un terrain difficile. Parmi eux, on trouve des *peones*, sorte de métayers qui vivent sur le domaine des Balansa, et des Indiens mbiyá, caractérisés comme des anciens sauvages récemment sédentarisés. Ces derniers apparaissent dans le récit de Vellard comme les ennemis et les pisteurs des Indiens guayaki. Outre ces conditions optimales de travail, Vellard est attiré par un « appât ethnographique » : le territoire des Indiens guayaki qui se trouve à proximité du domaine. C'est ainsi qu'il parvient à organiser cinq expéditions. À chaque fois, il arme ses hommes de fusils et part à la chasse des Indiens guayaki. Ces derniers, refusant activement le contact, s'engagent dans une lutte inégale avec les hommes de Vellard, lançant des flèches et recevant des balles. Le bilan ethnographique est malgré tout très bon : une centaine d'objets, un squelette complet, un vocabulaire de 600 mots et, au retour du voyage, la publication d'un ouvrage scientifique et un autre de vulgarisation. Le bilan humain, en revanche, est plus mitigé. Lors des attaques, il y a au moins deux morts chez les Indiens guayaki. Deux enfants sont aussi « capturés » : une fille d'environ deux ans, que Vellard confie à sa propre mère, et un garçon d'environ huit ans, qu'il utilise comme informateur linguistique et auprès de qui il parvient à collecter le vocabulaire de 600 mots²¹.

Une guerre peut en cacher d'autres

La notion de guerre ouvre plusieurs possibilités heuristiques dans l'étude de cette histoire de l'ethnographie américaniste française. Tout d'abord, on constate qu'il n'y a pas ici une seule guerre mais plusieurs.

²⁰ Jehan Vellard, *op. cit.*, 1932.

²¹ Jehan Vellard, « Les Indiens Guayakí », *Journal de la Société des Américanistes*. t. 27 n° 1, 1935. p. 175-244.

Il y a d'abord la défaite contre la triple alliance qui conduit l'État paraguayen à vendre les terres publiques pour rembourser les dettes contractées durant la guerre. Cette privatisation de l'espace public et l'expansion de la frontière agricole au détriment des territoires des peuples autochtones non sédentarisés engendrent des situations de violence sociale. Cette même guerre favorise la domination des pays vainqueurs à l'égard du Paraguay dans le champ des savoirs stratégiques. Concrètement, cela se traduit par l'occupation d'un terrain ethnographique par une institution muséographique argentine.

Il y a ensuite une guerre, qui n'est pas reconnue comme telle, entre la société dominante et les individus catégorisés comme « Indiens guayaki ». Ces derniers font l'objet d'une politique cynégétique, c'est-à-dire que s'organisent de véritables chasses à l'homme engageant toutes sortes d'acteurs sociaux, y compris les savants.

Pour finir, il y a la guerre du Chaco, qu'au début de mon enquête je plaçais au premier plan. Ce conflit empêche Vellard de mener à bien une partie de son travail dans la région du Chaco. Aujourd'hui, on dirait qu'il avait une opportunité pour faire une ethnographie de la guerre, mais à l'époque, la discipline était entendue comme uniquement l'étude des « peuples primitifs » et un tel glissement thématique aurait été inimaginable. Les contraintes qui pesaient sur le travail de Vellard l'on conduit à quitter le terrain et à chercher des meilleures conditions. À première vue, on aurait pu penser qu'il était arrivé par hasard dans le pays guayaki, mais l'analyse des publications produites sur les Indiens guayaki montre clairement que le champ était occupé par l'anthropologie allemande. Il semblerait donc que ce fut en toute connaissance de cause que Vellard ait décidé de continuer sa mission sur ce terrain précis. C'est aussi en mobilisant toutes ses compétences sociales qu'il a pu s'entourer des bons conseillers, d'hôtes haut placés et d'hommes de main corvéables. C'est grâce à cette situation, patiemment construite, qu'il réussit à pénétrer dans un terrain difficile. S'il n'a pas « découvert » ni résolu une « énigme scientifique », il n'en demeure pas moins pionnier dans le fait d'arpenter un terrain que nul autre ethnographe n'avait parcouru avant lui, puisque ses prédécesseurs s'étaient contentés d'étudier des individus en situation de captivité vivant dans les propriétés de la région. Dans un premier temps, et à en juger par les signes de reconnaissance universitaire qu'il a reçus, on peut estimer que le bilan de son travail a été très positif. Plus tard, ses méthodes ont fini par être questionnées et décriées par ses collègues. Cependant, il faut noter qu'avec lui, l'ethnologie française est parvenue à investir un terrain ethnographique que seuls les Argentins et les Allemands occupaient alors. Malgré tous les reproches qui lui ont été faits, son ouvrage de vulgarisation sur les Indiens guayaki, publié en 1939 par Gallimard dans la collection « Géographie

humaine », a connu un grand succès, avec quinze éditions. Cet ouvrage n'a été éclipsé que trois décennies plus tard, par celui de Pierre Clastres.